

LIRELLES lit *Olivia* de Dorothy Bussy le 17 mars 2019

- [Diverses éditions d'*Olivia* : les couvertures](#)
- [Extraits de correspondance avec Dorothy Bussy](#)
- [Articles sur *Olivia*](#)
- [La traduction](#) :
 - ✓ commentaires du traducteur
 - ✓ mise en relation texte en anglais/traduction
- [Le film *Olivia*](#)
- [Dorothy Bussy \(1865-1960\) : parcours, ami.e.s et amours](#)
(et notamment le groupe de Bloomsbury)
- [La vraie Mlle Julie du roman : Marie Souvestre](#)

Diverses éditions d'*Olivia*

1ère édition française
en 1950 chez Stock,
Delamain et
Boutelleau ▼



dernière édition ▲

Mercure de France, 2016 : <http://www.les-lettres-francaises.fr/2016/07/le-roman-unique-de-dorothy-bussy/>

Extraits de la correspondance entre André Gide et Dorothy Bussy

Dorothy, Simon Bussy, Gide
(National Portrait Gallery)



Simon Bussy était peintre et ami de Matisse

Cahiers André Gide

II
Correspondance
André Gide
Dorothy Bussy

III
JANVIER 1937 - JANVIER 1951

Édition établie
par Jean Lussan
Notes de Richard Tardieu

rnf

Gallimard

Dorothy Bussy
(National Portrait Gallery)



1865-1960



Petit déjeuner à Pontigny, vers 1924 : Roger Martin du Gard, André Gide, Dorothy Bussy

23 février 1948, Dorothy Bussy à André Gide, p. 483¹

Il doit y avoir une quinzaine d'années, je vous ai montré le manuscrit d'un récit. Comment ai-je pu être aussi stupide ? « Ariane, ma sœur ... » Je ne savais pas, où je n'avais pas compris que c'était assez pour que le héros et fondateur de villes vous « débarque » (Nous ne voulons pas dans nos villes de femmes qui écrivent !) sur l'île de Naxos. En tout cas, j'en avais un exemplaire, je l'ai relu et ne l'ai pas trouvé si mauvais, et l'an dernier je l'ai emporté à Londres. Je l'ai montré à trois personnes – toutes des femmes – l'une d'elle était Rosamond Lehmann. Tellement étonnée par la – presque – violence de leur approbation. Surtout Rosamond, et par écrit, dans des lettres aussi, pas seulement en parole. « C'est, a-t-elle dit, une œuvre littéraire beaucoup trop bonne pour la laisser perdre. Il faut publier ce récit. » Et elle m'a persuadée de le montrer à son frère John. Lui aussi montre de l'admiration. Il aimerait le publier, mais de petits livres se vendent mal ces temps-ci, etc. et il m'a offert une place dans un beau magazine qui publie, avec des œuvres de tous les gens à la mode, les Sitwell, Bowen, etc.² Mais ce n'était pas du tout mon idée et je l'ai envoyé à Leonard Woolf qui a fait fusionner la Hogarth Press³ avec la grande maison d'édition Chatto & Windus. Je me suis dit : c'est un homme, il ne va pas aimer ça et cela m'évitera d'autres ennuis. Mais lui aussi m'a surprise, car il a été plus enthousiaste que tous les autres : « amusant, terriblement émouvant, les personnages sont dessinés de façon superbe... ». Et, d'habitude il n'est pas du tout expansif. Mais il doit montrer ça à ses trois partenaires. Il vient de

¹ Toutes les citations sont extraites de [Correspondance André Gide Dorothy Bussy, tome III : Janvier 1937-Janvier 1951](#), Gallimard, 1982. Gide et les Bussy se connaissaient depuis 1918 où ils s'étaient rencontrés à Cambridge où Dorothy et Simon étaient en vacances dans la famille Strachey. Dorothy devint d'ailleurs le professeur d'anglais de Gide, puis la traductrice de ses œuvres en anglais (note pour Lirelles).

² Il s'agit de *New Writing*, fondée en 1936 par John Lehmann, de 1931 à 1946 l'associé de Leonard à la Hogarth Press.

³ Hogarth Press, où sera publiée *Olivia* en 1949, est une maison d'édition fondée en 1917 par Leonard et Virginia Woolf : c'est dans le salon de leur maison, Hogarth House, qu'ils éditent leurs premiers livres d'une façon artisanale. À partir de 1946, la Hogarth Press, entretemps devenue professionnelle, s'intègre dans le groupe éditorial Chatto & Windus (note pour Lirelles).

m'écire qu'ils sont tous de son avis, ils sont « enthousiastes », et tous désirent beaucoup le publier ; il joint un contrat qui me semble contenir des termes très favorables, et espère publier mon texte cette automne. Ainsi, cher ami, vous aurez peut-être la gloire d'avoir rejeté deux auteurs à succès – Proust et votre servante⁴ ! Mais vous ne m'écrirez pas une lettre aussi gentille qu'à lui⁵.

P.S. Mon livre sera anonyme et, *je vous le demande, n'en parlez à personne* – encore que je l'aie dit à Roger⁶.

31 mai 1948, Dorothy Bussy à André Gide, p. 497

Cher Gide,

Je vous ai envoyé ce matin un exemplaire de mon *Olivia*⁷. Je suis remplie de remords à ce sujet et vous supplie de ne pas vous croire obligé de perdre du temps à le lire, et encore moins à écrire. Mais un de ces jours demandez à Davet⁸ d'en faire un paquet et de me le retourner.

3 juin 1948, André Gide à Dorothy Bussy, p. 498

Bien chère amie

J'étais si fatigué, hier après avoir achevé ma lecture – et si accablé par elle – que j'ai remis ma lettre au lendemain et me suis contenté d'une dépêche provisoire. J'ai lu, j'ai englouti le tout en deux longues séances de plusieurs heures, « toutes affaires cessantes », avec avidité, avec délice, angoisse, enivrement... Tout à la fois je reconnaissais tout et je découvrais tout ; car tout s'anime à neuf ; de lettre morte devenait vie palpitante, chair souffrante, à la fois poésie et réalité. Quelles écailles avais-je sur les yeux, à ma première lecture ? Freud seul pourrait le dire et l'expliquer peut-être. Car rien de comparable à mon erreur première avec Proust (malgré ce qu'on dit ma dépêche) : je n'avais que « entrelu », et d'un œil hostile, quelques pages du *Temps perdu*. Ici, je reste sans excuse autre que celle de l'amitié ; oui : de la prévention amicale... Mais inutile d'y revenir : ceci seul reste, c'est que votre *Olivia* me paraît un extraordinaire récit, des plus accomplis et parfaits qui se puissent, d'émotions, de mesure et de tact, de lyrisme secret, de retenue dans la discrétion, de sagesse acquise « à la réflexion », de tempérance dans l'ardeur (sans que celle-ci en soit aucunement diminuée) d'éloquente réserve, à la fois de pudeur et d'aveu...

Osons pourtant une petite critique : cette phrase, ces quelques mots du dernier chapitre me déplaisent : « She had been disgusted. » Vous pouviez être sincère en le pensant alors ; vous ne l'êtes sans doute plus en l'écrivant. Vous savez bien que ce n'est pas le dégoût qui cause son retrait, à elle, mais la peur ; peur d'elle-même et de l'entraînement qu'elle entrevoit. Et vous me paraissez bien plus dans le vrai lorsque vous vous demandez : au nom de quoi cette résistance ? Une autre phrase de vous l'exprime presque cyniquement, excellemment ; et il eût été fâcheux d'insister : j'admire *l'art* de tout le récit.

Je vous vous embrasse bien fort et tendrement

André Gide

Il ne faut pas garder ce petit CHEF-D'ŒUVRE sous le boisseau.

14 novembre 1948, Dorothy Bussy à André Gide, p. 509

J'ai été récemment amusé et heureuse d'apprendre que Léonard Woolf avait vendu les droits anglais de mon *Olivia* à une maison américaine dont les éditeurs l'ont acceptée avec un réel enthousiasme et veulent la faire paraître en mars prochain⁹. Il m'a transmis leur lettre, écrite dans un bizarre américain, mais très satisfaisante. Ils n'ont aucune idée si cela se vendra bien ou ne se vendra pas du tout, ou seulement un peu ; mais à leur avis, c'est « un des plus rares morceaux de belle prose qu'ils ont rencontrée depuis longtemps, profondément émouvant et parfois même presque terrifiant » ! Que peut-on espérer de plus ? Bien sûr, ce n'est pas la louange seule qu'on désire, mais la louange qui vient de ceux qu'on estime. Et où sont-ils ?

25 février 1949, Dorothy Bussy à André Gide, p. 515

(...) Il m'arrive, éveillée au cours de la nuit, de passer une heure (à penser à vous, allez-vous croire !), non, ce n'est pas ce que j'allais dire, mais... À écrire une lettre imaginaire à M. Gallimard. Ne vous alarmez pas. Je ne vais pas l'envoyer. Mais cela me soulage l'esprit rien que d'imaginer que je lui dis ce que je pense de lui, sans la moindre considération de politesse¹⁰.

Cher Gide, assez de ces sottises. Je ne vous demande même pas d'imaginer ou de vous rappeler ce qu'il y a derrière.

Votre D.B.

25 mai 1949, Dorothy Bussy à André Gide, p. 520

Succès d'*Olivia* ; de bons articles et des lettres d'inconnus.

23 juin 1949, André Gide à Dorothy Bussy, p. 520

⁴ Du côté de chez Swann avait été refusé par la N.R.F. et parut chez Grasset (1913).

⁵ La lettre qu'il adresse à Proust le 11 janvier 1914 a été publiée dans les *Œuvres complètes*, [tome VIII](#), page 377-378.

⁶ Roger Martin du Gard qui sera le traducteur (*note pour Lirelles*).

⁷ En manuscrit.

⁸ Yvonne Davet alors secrétaire de Gide fut « évincée » et remplacée par Béatrix Beck en octobre 1950 (*note pour Lirelles*).

⁹ « Elle avait été dégoûtée. »

¹⁰ *Olivia* paraîtra au printemps, à la Hogarth Presse en Angleterre et chez Sloane en Amérique.

¹¹ Gallimard a refusé *Olivia* (*note pour Lirelles*).

Chère amie

Hier une lettre de « conseil » au sujet du film tiré d'*Olivia*¹² ; mais il ne serait pas dit que je ne vous écris plus que pour affaire !

7 juillet 1949, Dorothy Bussy à André Gide, p. 521

Les articles sur *Olivia* me divertissent. Il y en avait un très gentil dans *Le Monde* par un M. Marcel Brion¹³. Le connaissez-vous ? Il y en avait un dégoûtant dans *La Bataille*, que j'ai trouvé presque diffamatoire pour vous et pour moi¹⁴. Et j'ai une lettre des *Nouvelles Littéraires* disant qu'ils ont un article cette semaine par M. René Lalou¹⁵ et demandant ma photographie. Je suis heureuse de dire que je n'en ai pas.

Nous avons été très occupés par la question des droits pour le film et, après avoir pris le conseil de nombreux experts – l'un d'eux était Marc¹⁶ ! – nous avons donné une option aux dames Audry pour trois mois et pour la somme de 3000 £, qui nous paraît énorme.

Oui, au moment où nous demandions conseil, quelqu'un qui travaille à la BBC nous a dit qu'un producteur français très célèbre travaillait à Londres anse en ce moment. Son nom était Marc Allégret ! Nous lui avons téléphoné. Il a été très gentil et obligeant et, bien que manifestement très occupé, il est venu nous voir et nous a dit beaucoup de choses très intéressantes. Ça été pour moi un plaisir de le voir et de le sentir si amical.

28 juillet 1949, André Gide à Dorothy Bussy, p. 524

Chère amie

L'ami Roger me communique une lettre de vous (un gros billet) et un article idiot sur *Olivia*, à me faire détester par vous, qui peut être attachez encore quelque importance aux propos des journalistes¹⁷. Vous recevez directement, où l'on vous communique, je suppose, les nombreux comptes rendus de votre livre, (je parle de la traduction) tous extrêmement élogieux. C'est un SUCCÈS ; n'en doutons pas. Et mon cœur en est gonflé de joie. Si, en plus de cela, le projet de film aboutit, c'est, en plus de succès, le Pactole !! Je l'espère du moins et que vous prenez toutes précautions et conseils pour ne pas vous laisser rouler.

Je crains un peu de l'être (roulé) pour *Les Caves du Vatican* qui, en dépit des engagements pris semble devoir se heurter à de fortes oppositions de la part du clergé, qui risquent de fermer l'accès des pays catholiques, pour l'exploitation des films. D'où désastre... En attendant les derniers renseignements, tout notre travail reste suspendu dans une attente insupportable¹⁸.

9 août 1949, Dorothy Bussy à André Gide, p. 526

Roger et peut-être vous, il me semble que vous vous inquiétez inutilement de l'effet que peuvent avoir sur moi les articles de journaux. Ils ne me touchent guère, dans un sens ou dans l'autre, bien que je pense quelquefois qu'ils risquent de *vous* faire me détester, plutôt que le contraire. Mais que vous et Roger puissiez être accusés d'être les auteurs d'*Olivia*, c'est si stupide que je ne peux même pas prendre ça comme un compliment ; vous auriez davantage de raison de le prendre comme une insulte ! Mais si la plupart des articles ont été très favorables, je crois qu'il n'y a qu'une ou deux lettres privées qui m'aient vraiment fait plaisir. Un ou deux correspondants inconnus qui n'ont pas percé mon anonymat. Je dois dire aussi que les journaux anglais ont beaucoup mieux respecté mon désir de l'anonymat que les journaux français, qui n'ont cessé de montrer la plus grande indiscretion à tous les points de vue.

Je ne sais pas ce que nous pouvons faire de plus pour nous protéger contre les machinations des cinéastes. Je n'ai rien fait d'autre jusqu'à présent que de signer une option de trois mois. Je pense qu'il faudra prendre toutes les précautions quand on en viendra à signer le contrat définitif. Je ne crois pas rencontrer d'opposition de la part du clergé (que c'est monstrueux pour les *Caves* !) Mais certains disent que j'en aurai de la part de la censure anglaise.

27 août 1949, Roger Martin du Gard à Dorothy Bussy, p. 606

Gaston Gallimard m'avait écrit le 26 juillet 49 : « ... Enfin, il faut que je t'avoue ce que j'ai sur le cœur. Je suis réellement peiné que tu ne m'aies pas confirmé l'édition d'*Olivia*. Pour une fois où l'on pouvait me donner un travail

¹² Cette lettre n'a pas été retrouvée. C'est [Zoum Walter](#) qui mit Dorothy Bussy en rapport avec les sœurs Audry, directrices de production du film *Olivia* (1950). (Edwige Feuillère joua Mlle Julie.)

¹³ Il s'agit d'une critique du texte anglais, la traduction de Martin du Gard n'ayant pas encore été publiée ([Le Monde](#), 16 juin 1949).

¹⁴ « André Gide et Roger Martin du Gard ont tenu *Olivia* sur les fonds baptismaux » par Gibert Guillemainault (*La Bataille*, 16 juin 1949) ; avec une photo de Gide, « le père spirituel d'*Olivia* ».

¹⁵ Sous la rubrique, « Livre de la semaine » (numéro du 14 juillet 1949), un article élogieux sur la traduction française, avec, pourtant, cette phrase qui ne dut pas lui plaire : « la fréquence des cadence gidienne ».

¹⁶ Amant de Gide. Le père de Marc Allégret était pasteur et précepteur de Gide. Marc Allégret tourna de nombreux films avec Fernandel, Raimu, Gabin, Joséphine Baker, Pierre Fresnay, Michel Simon, Michèle Morgan, Louis Jouvet, Odette Joyeux, Bernard Blier, Gérard Philipe, Jeanne Moreau, Jean Marais, Danielle Darrieux, Brigitte Bardot, Annie Girardot, Bourvil, Catherine Deneuve, Johnny Hallyday ! Son dernier film fut en 1970 [Le Bal du comte d'Orgel](#) (note pour *Lirelles*).

¹⁷ À la fin d'une lettre à Gide le 19 juillet, Martin du Gard ajoute : « la presse française (excellente) à enfourché deux dadas : « L'auteur est une vieille octogénaire » ; « *Olivia* est une œuvre de filiation gidienne ». Et cela exaspère visiblement l'auteur... (Qui est encore à s'intéresser à la critique !)

¹⁸ Ce film des *Caves*, comme celui d'*Isabelle*, ne se réalisera pas.

facile et rémunérateur, une traduction de R.M. du G., une [préface](#) de Rosamond Lehmann, un *succès assuré* – on le donne à un autre éditeur... »

Et ci-joint un extrait de ma réponse (envoyée seulement le 27 août, après le retour de Gaston de ses vacances).

31 juillet 1949, Roger Martin du Gard à Gaston Gallimard, p. 607

Mon cher Gaston,

Quand j'ai proposé à Mme Bussy de réécrire en français la version littérale qu'elle m'avait faite d'*Olivia*, l'éventualité de proposer cette traduction à la N.R.F. a été envisagée, mais écartée d'emblée et d'un commun accord. Vraiment non : vous avez trop fait souffrir cette pauvre femme ! La plupart de ses griefs contre vous sont aussi justifiés à mes yeux que, pas plus qu'elle, je ne désirais prolonger vos rapports par un nouveau contrat, par une nouvelle publication, – à laquelle, cette fois, j'aurais été directement mêlé. D'autant que, par amitié pour elle comme pour toi, j'avais déjà dû, à diverses reprises, m'entremettre entre elle et la N.R.F. Je ne me souciais nullement de recevoir encore ses doléances, non plus que d'avoir à plaider pour vous les circonstances atténuantes, et à chercher de nouvelles excuses pour les fautes, les manques d'égard, les atermoiements, les retards, dont elle aurait été bien probablement à nouveau victime à propos d'une « Olivia N.R.F. » (...)

Revenons à *Olivia* : devant la réussite actuelle de ce livre à Londres, et le beau départ de notre traduction (8000 ex. épuisés en moins d'un mois ; 2^{ème} édition au début d'août), tu declares aujourd'hui que c'était « un succès assuré », et tu regrettes de n'en avoir pas été l'éditeur. Mais, si nous t'avions envoyé le manuscrit en mai dernier, ton comité de lecture (où Mme Bussy ne compte pas de petits camarades) en serait encore à discuter de la valeur de ce petit récit ; tu en serais encore à supposer des risques, à hésiter à les courir ; et tu me ferais sans doute sentir que si tu t'y décidais, ce serait par pure amitié pour moi.

Or, il importait de faire vite. L'original allait incessamment paraître à Londres ; il était déjà sorti et vendu en Amérique. Il fallait que la traduction française fût éditée presque simultanément, pour bénéficier d'un lancement international.

Nous avons donc expédié le manuscrit à Stock. Quarante-huit heures après, Delamain l'avait lu, lui-même, et par téléphone, s'engageait ferme à le prendre. Quatre jours après, il nous envoyait son projet de contrat, et proposait 50 000 fcs pour la traduction, sans que rien ne lui eût été demandé à ce sujet. Vingt jours plus tard, nous recevions les premières épreuves, puis une maquette de la couverture (on a perdu ensuite quelque temps, bien involontairement, à attendre la [préface](#) de Rosamond Lehmann). Mais quatre ou cinq semaines ne s'étaient pas écoulées, que l'édition était prête, brochée, et mise en vente, après le lancement de très bon aloi, à la fois judicieux et discret.

Penses-en ce que tu voudras, mon vieux ; mais je doute fort qu'une œuvre de Mme Bussy, même dotée de mon auguste parrainage, eût jamais reçu chez vous aussi prompt et chaleureux accueil ! Je doute que l'affaire ait été enlevée avec cette décision, traitée avec cette courtoisie, cette exactitude dans les échanges de lettres, et cette rapidité, si elle avait dû passer au crible de votre Comité de Lecture, puis traverser successivement tous les rouages de votre administration, et les bureaux de vos divers services (qui se rejettent toujours l'un sur l'autre la responsabilité de vos auteurs).

Pour peu que tu sois de mauvais poil en me lisant, tu es bien capable de voir dans ce dernier paragraphe une critique déguisée et désobligeante de votre organisation. Ce n'est pas ce que j'ai voulu faire. Je n'ai aucun goût pour les insinuations. Au reste, voici, en clair, toutes mes pensées là-dessus :

J'aime notre N.R.F. telle qu'elle est, avec ses avantages et ses imperfections. Celles-ci sont la rançon de cela. Je vais même t'avouer – imprudemment – que je l'aime *pour ses défauts* autant que pour ses qualités... Il ne me déplait pas tellement que les choses n'y marchent pas à la baguette... Parbleu, je m'irrite bien, de temps en temps, des mille inconvénients qui en résultent ; des « manques à gagner », des malentendus, des oublis, des retards, des réponses précises qu'on attend en vain... Mais, somme toute, le moment d'humeur passé, j'en prends mon parti. Claude, avec cette claire et calme vision des réalités et son solide bon sens, m'a dit, l'année dernière : « Franchement, aimeriez-vous mieux trouver chez nous une caserne bien disciplinée, avec des sergents-majors à la tête de nos services, et un adjudant-chef pour faire appliquer le règlement ? » Certes non ! À tout prendre, ce laisser-aller traditionnel m'est plutôt sympathique. Il fait partie du caractère de la maison. J'aime bien que la N.R.F. soit restée un groupe quasi familial, où l'amitié tient autant de place que la compétence, où les patrons sont appelés par leur prénom ; une assemblée un peu fantaisiste de gens cultivés, et dont la plupart ont une vie personnelle en marge de leur existence professionnelle de collaborateurs. J'y respire une atmosphère libre et humaine où je me sens à l'aise, et que je ne trouverais évidemment jamais dans une boîte sévèrement menée, strictement commerciale et américanisée.

Je le dis comme je le pense.

28 août 1949, Roger Martin du Gard à Dorothy Bussy, p. 610

Bien chère Olivia,

(...) J'ai lu à Gide cet extrait de ma lettre, et il frétilait de me voir mettre dans le plat des pieds qu'il n'avait, je crois jamais osé poser sur les bords...

17 septembre 1949, André Gide à Dorothy Bussy, p. 529

Très heureux que Robert Levesque ait pu et osé bien vous écrire. Vous ne pouvez vous douter du nombre d'amis que vous fait *Olivia*.

10 ou 12 décembre 1949, Dorothy Bussy à André Gide, p. 539

Je viens de recevoir une lettre d'un écrivain espagnol qui désire traduire *Olivia*, mais la Hogarth Press me dit qu'elle a correspondu avec un éditeur espagnol à ce sujet et que c'est sans espoir sous le régime actuel, parce que la censure s'y opposerait certainement. Nous devrions maintenant essayer l'URSS, n'est-ce pas ?¹⁹

Septembre 1950, Dorothy Bussy à André Gide, p. 570

Je voudrais voir aussi Mmes Audry, les productrices de mon film, et essayer de les persuader de changer quelques passages dans le scénario d'*Olivia* qu'elles m'ont envoyé. Et j'aimerais vous parler de ce que vous appelez mon « drame ». L'hiver dernier, Ida Bourdet, qui est une de mes admiratrices enthousiastes, m'a suppliée de lui remettre le texte en anglais qu'elle a entrepris de faire traduire et probablement accepté par un grand théâtre parisien ! Elle vient de m'envoyer sa traduction, qu'elle a l'intention de faire parvenir à Madeleine Renaud. Ce n'est pas mauvais du tout dans l'ensemble, bien qu'il me semble qu'on pourrait améliorer le langage des écolières. Si vous avez quelque influence sur Madeleine Renaud, vous pourriez peut-être lui dire un mot en ma faveur. Il est vrai que quelqu'un de chez Stock m'a dit l'autre jour de la façon la plus affirmative qu'*Olivia* avait été offerte à Gallimard, lequel l'avait refusée à cause de votre avis négatif. C'est en vain que je lui ai dit que cela n'avait *jamaï*s été offert à Gallimard. Il a pris un air très supérieur et laissé entendre qu'il savait de source privée que l'histoire était vraie, et il a ajouté : « Bien sûr, Gide ne pouvait pas du tout s'intéresser à une histoire de *filles* ! » Est-il possible que Gallimard fasse circuler cette légende ?

3 décembre 1950, Dorothy Bussy à André Gide, p. 575

Zoum Walter²⁰ a vu des extraits du film tiré d'*Olivia*, où Edwige Feuillère lit *Paroles sur la Dune* au lieu du *Lac* – ce changement a été suggéré par Gide.

Articles sur *Olivia*

- Sur la première édition anglaise : un article dans *Le Monde* sur le livre en anglais, pas encore traduit : « [Olivia racontée par Olivia](#) », Marcel Brion²¹, *Le Monde*, 16 juin 1949
- Sur la dernière réédition française :
 - « [Premier amour](#) », par Shoshana Rappaport-Jaccottet, *En attendant Nadeau*, 12 juillet 2016
 - « [Le roman unique de Dorothy Bussy](#) », Christophe Mercier, *L'Humanité*, 14 juillet 2016

La traduction

Commentaires du traducteur, Roger Martin du Gard (prix Nobel de littérature en 1937)

Il avait rencontré Dorothy Bussy à la [décade de Pontigny](#) de 1922 et Simon Bussy avait fait [son portrait](#) en 1927. Roger Martin du Gard écrit à Maria van Rysselberghe²² : « *J'ai d'abord consacré toute une semaine à la traduction – si je puis dire – du récit de Dorothy Bussy. C'est un travail du diable, et je n'en ai guère fait, en huit jours. Du moment que l'auteur, que vous, que Gide, sont [sic] d'accord pour approuver ma "manière", je m'y abandonne sans scrupule ; et, le genre admis, je présume que je n'en tirerai bien. Ce ne sera peut-être pas une "bonne traduction", mais ce sera une ingénieuse "équivalence". Si, en anglais, c'est une "œuvre d'art", j'espère que c'en sera une, aussi, en français. Je me pénétre du sens des phrases, je scrute les intentions de l'auteur, d'après l'informe traduction littérale que Dorothy m'a donnée, puis je me laisse aller à rendre ce sens et ses intentions dans ma langue à moi, que je m'efforce de rendre aussi naturelle, aussi claire et fluide que possible.* » ([Journal III](#), p. 858-859²³)

¹⁹ Aucune trace d'une version espagnole d'*Olivia*. Pourtant dans les deux premières années après publication, le livre a été traduit en allemand, italien, norvégien, danois, finlandais et japonais.

²⁰ Zoum Walter était peintre, comme son père. Elle habitait à Roquebrune où ses parents, les Vanden Eeckhoudt résidaient, voisins des Bussy. Elle évoquera dans ses mémoires les moments heureux passés à *La Souco*, propriété des Bussy, où elle était la compagne de jeux de leur fille, Janie, qui peignait elle aussi, et où elle rencontrera Henri Matisse, André Gide, Roger Martin du Gard, Paul Valéry, ainsi que les membres du Groupe de Bloomsbury, comme Roger Fry, Angelica Garnett, fille de Vanessa Bell la sœur de Virginia Woolf, qui évoquera la personnalité sensible de Zoum dans ses mémoires (*note pour Lirelles*).

²¹ Marcel Brion (1895-1984) est romancier, essayiste, critique littéraire et historien d'art, spécialiste de la Renaissance italienne et de l'Allemagne romantique. Entre à l'Académie française en 1964. Collaborateur régulier pour *la Revue des deux Mondes* et *Les Nouvelles littéraires*, Marcel Brion dirige pendant vingt ans la rubrique « Littérature étrangère » du *Monde*. Il contribue à faire connaître au public français des auteurs tels que Rainer Maria Rilke, James Joyce ou encore Dino Buzzati. À cet égard, Marcel Schneider aura ce commentaire : « *Marcel Brion, c'était l'Europe avant la lettre. Il connaissait sept des langues principales parlées en Occident, et il les connaissait en découvreur de talents. Il a su choisir et il ne s'est pas trompé* » (*Le Figaro*, 1er juillet 1994) (*note pour Lirelles*).

²² Maria van Rysselberghe, sous le surnom de la « petite dame », fut pendant plusieurs décennies l'amie et la confidente d'André Gide. Ses *Cahiers* constituent un apport essentiel à l'étude de l'œuvre et de la personnalité de cet écrivain. Sa fille Élisabeth Van Rysselberghe devient en 1923 la mère de l'enfant unique d'André Gide, [Catherine Gide](#), reconnue et adoptée par André Gide après la mort de son épouse Madeleine en 1938.... Les publications de Maria van Rysselberghe se trouvent sur le site de Gallimard : <http://www.gallimard.fr/Contributeurs/Maria-Van-Rysselberghe> (*note pour Lirelles*).

²³ Cité dans la [Correspondance](#) d'Albert Camus et Roger Martin du Gard (1944-1958), Gallimard, éd. Claude Sicard, 2013 (voir [ICI](#)). Roger Martin du Gard remettra à Albert Camus un exemplaire d'*Olivia*.

Ailleurs, il écrit à Gide qu'il « *donne régulièrement à Olivia huit heures par jour de laborieuse attention, et encore je n'en suis qu'au tiers.* » Il ajoute : « *je me console des imperfections de ma traduction peu littérale, en songeant au pathos qu'un traducteur de métier, plus fidèle, nous aurait sans doute infligé* » (cité par Christophe Mercier, dans [L'Humanité](#))

Commentaires de l'auteure

Dorothy Bussy écrit à André Gide à propos du traducteur Roger Martin du Gard le 25 février 1949 :

« *Roger et moi avons beaucoup travaillé à la traduction d'Olivia qui est terminée. Nous nous sommes beaucoup querellés. Il appelait mon style (donc je suis plutôt fière) un "galimatias poétique" et, en fait, essayait d'anéantir toute tentative de ma part en direction des métaphores, alors que j'estime les employer avec une grande économie. J'ai plus ou moins la promesse de la Hogarth Press que le livre paraîtra à la mi-mars. Et je me risquerai à vous envoyer un exemplaire.*

Quant à Roger, en dépit de sa violence contre mon style, il m'a remplie d'admiration – si scrupuleux, si consciencieux, si assidu, si décidé à faire justice à chaque syllabe et à l'expression la plus fugace ! Et dans l'ensemble je trouve le résultat très satisfaisant. » ([Correspondance André Gide Dorothy Bussy, tome III : Janvier 1937-Janvier 1951](#), Gallimard, 1982, p. 515)

La traduction : mise en relation texte en anglais/traduction

Voici le début du premier chapitre (en ligne : <http://amzn.eu/5rni8AL>) :

My reserve, my recoil from all exhibitionism, was no doubt also a matter of heredity and upbringing. Which of us at home ever alluded to feelings or ever attempted to express them? But I don't doubt we had them as strong as other people.

We were a Victorian household, and, in spite of an almost militant agnosticism, attached without the smallest tinge of scepticism or hypocrisy to the ideals of the time: duty, work, abnegation, a stern repression of what was called self-indulgence, a horror and a terror of lapsing from the current code.

My father, who was a man of science and passed his time in investigating with heroic patience and the strictest independence of judgment one or two of the laws of nature, would not have dreamt for a moment of submitting the laws of ethics to the same scrutiny.

My mother, from whom all her children inherited an ardent love of letters, and who read me aloud *Tom Jones* when I was fifteen (not that I understood one-tenth of it, utterly unenlightened as I was to the physical side of human nature) and who knew most of the Elizabethans more or less by heart, had the most singular faculty of keeping experience at bay. It was her abounding vitality, I think, that made her enjoy the blood and savagery of those outrageous authors. But she admired them from behind a wall of principle and morality which kept her absolutely safe from coming into any dangerous contact with their violence. And her own vitality, no doubt, never troubled her.

Married at eighteen, and the mother of thirteen children, she was, I imagine, completely unaware of her senses.

For a person who was so plunged in literature she was strangely devoid of psychology and strangely unconscious of persons.

La réserve, la pudeur, qui me retiennent au seuil de toute confession, sont sans doute un effet de mon hérédité et le résultat de mon éducation. Qui donc, à la maison, se serait jamais permis de risquer la moindre allusion à un sentiment secret, à plus forte raison d'en faire explicitement l'aveu ? Et pourtant, je n'en doute pas, de tels sentiments existaient en chacun de nous, aussi intenses qu'ailleurs.

Notre famille était du type des familles « victoriennes ». Malgré notre agnosticisme, qui ne laissait pas d'être assez militant, nous étions, avec une certitude inébranlable et exempte de toute hypocrisie, profondément attachés à l'idéal de notre temps : nous avions foi en la vertu du devoir, du travail, de l'abnégation; nous repoussions sévèrement toutes les formes de ce qu'on nommait l'indulgence envers soi-même; et nous nous serions refusés avec horreur à transgresser les lois du code traditionnel.

Mon père était un homme de science ; il consacrait tout son temps, avec une patience intrépide et une scrupuleuse indépendance d'esprit, à passer au crible de son sens critique quelques lois de physique ; mais jamais l'idée ne lui serait venue de soumettre à un examen de ce genre les lois de la morale.

Quant à ma mère – qui sut inculquer à tous ses enfants un ardent amour des lettres; qui se plaisait à nous faire, dès notre plus jeune âge, des lectures classiques, sans trop se demander si nous étions ou non capables de les comprendre ; qui savait plus ou moins par cœur, non seulement les principales pièces de Shakespeare, mais celles de beaucoup d'autres dramaturges élisabéthains, – ma mère avait l'extraordinaire faculté de n'offrir aucune prise aux expériences de la vie réelle. Si elle était à ce point sensible à la saveur sauvage de ces anciens auteurs, en qui la férocité s'allie toujours à la tendresse, c'était, je crois, en raison de sa surabondante vitalité : protégée par un inattaquable rempart de principes moraux, et tout à fait à l'abri des dangereuses contagions de ces drames passionnels, elle pouvait les admirer sans courir aucun dommage.

Elle s'était mariée à dix-huit ans; elle avait été treize fois mère; j'imagine que sa nature ne lui occasionnait aucun trouble.

Avec un esprit aussi pénétré de littérature, il paraissait étrange qu'elle fût si totalement dépourvue de sens psychologique, si peu perméable au contact des êtres.

She never had a notion of what any of us children were doing or thinking, and intrigues of the most obvious and violent nature might be, and indeed often were, carried on under her very nose without her having the smallest suspicion of them.

Her love of poetry was part no doubt of her sensibility to music. It was because of his sound that she reluctantly forgave Milton his abominable doctrines and learnt *Paradise Lost* by heart.

But I think her chief passion in life was public affairs.

Allied by birth and marriage to the aristocracy of Anglo-Indian families, the daughter and wife of great administrators a profound interest in the craft of statesmanship was inherited in her blood and fostered by all the circumstances of her life.

I am trying to explain that though my home was very rich in intellectual influences of many sorts, there was in it a curious, an almost anomalous lack – an insufficient sense, that is – of humanity and art.

With all her love of literature and music and painting, with all her vivid intelligence, my mother, I think, never felt them otherwise than with her mind. She was perhaps incapable of the mystical illumination.

To speak on a lower plane, she surrounded herself with ugly objects; her furniture, her pictures, her clothes, were chosen, not without care but without taste; she was incapable of discriminating food or wine.

Though we lived in the solid comfort which befitted our exact station in life, the sensual element was totally lacking from our upbringing.

I remember becoming aware of this by comparing my mother with her only sister, our aunt E., who had none of my mother's mental capacity, but who was sensitive to art to the very finger-tips of her beautiful hands, and successfully created about herself an atmosphere of "ordre et beauté, luxe, calme et volupté".

No; it was not only the unavoidable confusion and restrictions imposed upon a family of ten children which made our home so different. It was something much more fundamental than that.

But those missing elements which I think my childhood instinctively craved for were not to be given to me until a good deal later – until perhaps too late – when their assimilation was not possible without a profound upheaval and perhaps a permanent intoxication of my whole being.

When I was about thirteen, my mother sent me to a boarding-school which had a considerable reputation (...)

Ainsi, la vie et les pensées secrètes de ses enfants lui échappaient complètement : les intrigues les plus passionnées et les plus ostensibles pouvaient se nouer en sa présence – et cela s'est effectivement produit maintes fois sous ses yeux – sans qu'elle en eût le moindre soupçon.

Il faut expliquer, je crois, l'attrait que la poésie exerçait sur elle par sa sensibilité à la musique : si, malgré tout, elle ne tenait pas rigueur à Milton de son abominable théologie – au point que, à quatre-vingts ans, elle avait commencé à apprendre *Le Paradis perdu* par cœur, – c'était sans doute à cause de la musicalité des vers.

Mais sa passion prédominante était, me semble-t-il, la politique ; non tant la politique, peut-être, que le métier d'"homme d'État".

Alliée par sa naissance, puis par son mariage, à ces dynasties de grands dignitaires qui assuraient le gouvernement des Indes, fille, femme et amie de hauts fonctionnaires, toutes les circonstances de sa vie avaient accru ce goût profond qu'elle avait hérité pour l'art de gouverner : elle nous lisait du Burke, du Mill, du Condorcet du Tocqueville, avec autant de plaisir que les œuvres des poètes.

Je cherche à comprendre pourquoi ma famille, bien qu'abreuée aux sources intellectuelles les plus variées, manquait, à un degré bien étrange et quasi paradoxal, d'un certain sens de l'humain, d'une certaine perception de l'art.

Quel que fût l'intérêt passionné que ma mère portât aux choses de la littérature, de la musique, de la peinture, et quelle que fût la supériorité de son intelligence, je crois que cette passion, chez elle, était purement cérébrale; ma mère était peut-être incapable de toute illumination mystique.

De même – pour prendre un exemple d'un ordre tout différent – les objets dont elle s'entourait étaient sans beauté : son mobilier, ses tableaux, ses vêtements témoignaient qu'ils avaient été soigneusement choisis, mais avec peu de goût ; (et quant à sa compétence en cuisine, en vins, il n'en fallait pas parler...).

Quoique notre train de vie fût tout à fait cossu, et d'un confort qui correspondait bien à notre situation sociale, tout agrément susceptible de flatter les sens y faisait cruellement défaut.

C'est, je m'en souviens, en comparant ma mère avec son unique sœur, notre tante E..., que j'ai fait cette remarque. Tante E... ne possédait aucunement les capacités intellectuelles de ma mère, mais elle était artiste jusqu'au bout de ses jolis doigts, et elle excellait à créer dans son entourage une atmosphère d'exquis raffinement. Chez elle, tout n'était

...qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté...

Ah ! certes, ce qui donnait à notre intérieur un caractère si différent de celui de ma tante n'était pas uniquement imputable à notre façon de vivre un peu désordonnée, ni aux économies malgré tout nécessaires dans une famille qui comptait dix enfants : c'était quelque chose d'infiniment plus subtil.

Cet aliment, dont ma jeunesse avait été privée, et dont, je crois, ma nature éprouvait un intense besoin, je n'ai pu m'en rassasier que tardivement, – trop tard, sans doute, pour que je pusse l'assimiler sans un bouleversement profond, ni sans que tout mon être en subît une durable intoxication.

Vers ma treizième année, ma mère me mit dans une pension de jeunes filles, d'excellente réputation (...)

Le film *Olivia* (1951)



Réalisation
de Jacqueline Audry

adaptation
de Colette Audry

dialogues
de Pierre Laroche,

avec
Edwige Feuillère
Simone Simon
Yvonne de Bray

(1h35)

Dossier de presse de l'époque avec des photos :

http://www.filmsdujeudi.com/images/dossiers_presse/LOLIV01/dpolivo1.pdf

Claude Mauriac : « *Un enchantement qui ne finit qu'avec le film. Une œuvre sensuelle et non moins poétique* » (<http://www.filmsdujeudi.com/fr/catalogue-film-olivia-LOLIV01.html>)

Roger Martin du Gard, traducteur du roman, sur le film : « *La pureté de l'œuvre se trouve livrée à une bande de charmantes guenons, qui n'en laissent pas subsister grand-chose.* » (*Journal III*, p. 945-946²⁴)

Qui a l'idée d'adapter le roman ? Colette Audry recommanda à sa sœur *Olivia*.

Voici ci-dessous des informations tirées du site Inculture <https://inculture.wordpress.com/category/cinema/>

La metteuse en scène Jacqueline Audry

Petite-nièce de Gaston Doumergue, nommé ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et ultérieurement le treizième président de la République Française (1924-1931), sœur de l'écrivain Colette Audry, collaboratrice des *Temps modernes* et amie de Beauvoir, dont elle adapta la pièce politique de 1956 *Les fruits amers / Soledad* (1966, avec Emmanuelle Riva et Laurent Terzieff), Jacqueline Audry (1908-1977, décédée d'un accident de voiture) fut couturière, employée chez une antiquaire, dactylo, avant d'être scripte en 1933 (*Tourjanski*, Decoin, *L'Herbier*, Siodmark) puis assistante pour Ophüls (*Le roman de Werther*, 1938), Pabst (*Jeunes filles en détresse*, 1939), Georges Lacombe, Yves Mirande et Claude Heymann (*Paris-New York*, 1940), Delannoy (*L'assassin a peur la nuit*, 1942). Elle a intégré le CATJC, ancêtre de l'Idhec, à Nice, pendant la guerre. Elle adapte la Comtesse de Ségur (*Les malheurs de Sophie*, 1945), Colette (*Gigi*, 1948 qui attire trois millions de spectateurs, soit trois fois plus que la version de Minnelli, et révéla Danielle Delorme; *L'ingénue libertine*, 1949 et Mitsou, 1956) et Sartre (*Huis-clos*, 1954 avec Arletty). Elle a tourné 16 longs métrages entre 1945 et 1969. Elle fut aussi la première réalisatrice membre du jury à Cannes, en 1963.

L'auteur des dialogues

Son mari, Pierre Laroche, journaliste et scénariste, a travaillé avec Prévert sur *Lumière d'été* (Grémillon, 1943) et *Les visiteurs du soir* (Marcel Carné, 1943). Il dialogue avec vivacité et ironie *Olivia*.

Le scénario adapté du roman

Fin du XIX^e siècle, dans une pension de jeunes filles près de Fontainebleau. Mademoiselle Julie (Edwige Feuillère) et Mademoiselle Cara (Simone Simon) sont les directrices de l'établissement, leur relation ne souffrant aucune ambiguïté, ce qui est novateur en 1951. Depuis quelque temps, l'harmonie ne règne plus et la pension est divisée entre deux clans. Une nouvelle venue, Olivia (Marie-Claire Olivia), se rallie à Mademoiselle Julie, objet de tous les désirs, et lui voue amour et admiration.

La réalisation

C'est une grosse production audacieuse avec un gros budget.

Le décor de Jean d'Eaubonne, les costumes de Marcelle Desvignes et Mireille Leydet attirent par leur charme.

La photo de Christian Matras est parfaite dans ses nuances, son cadrage. À noter : Claude Pinoteau (*La boum*, 1980) en assistant de réalisation et Philippe Noiret en amoureux sur un banc public.

²⁴ Cité dans la *Correspondance* d'Albert Camus et Roger Martin du Gard (1944-1958), Gallimard, éd. Claude Sicard, 2013 (voir [ICI](#)). Roger Martin du Gard remettra à Albert Camus un exemplaire d'*Olivia*.

Ce qui fait sourire, c'est de voir Simone Simon en lesbienne rejetée par son hétéraïte amoureuse, alors qu'elle fut réellement virée d'Hollywood pour avoir fait l'amour avec trop d'hommes en choquant le puritanisme WASP, une vamp' qui doit fuir l'échotière Louella Parsons qui lui reprochait une liaison avec un homme marié. Renoir, avec qui elle tourna *La Bête humaine* (1938), disait d'elle : « une chatte, une vraie chatte avec un poil bien soyeux qu'on a envie de caresser, un petit museau court, une grande bouche un peu suppliante et des yeux qui n'en pensent pas moins ».

Écouter et voir Edwige Feuillère lire des textes classiques, comme *Bérénice* de Jean Racine, est exquis, d'autant que l'on songe à *Athalie* écrit par Racine pour les demoiselles de Saint-Cyr, collège créé par Mme de Maintenon (cf. *Saint-Cyr*, Patricia Mazuy, 2000). Elle est fascinante lorsqu'elle lit et dit les vers avec une fluidité parfaite. C'est le *Materna* (Hélène Bessette) du cinéma avec un charme suranné. Il est passionnant de voir les divers rapports entre femmes. Ajoutées par rapport au livre, les scènes dans la cuisine sont un contrepoint comique aux tensions.

Réception du film

Le film sera mal reçu par une presse très machiste et homophobe : le film manquerait cruellement d'hommes. Le film est qualifié de pervers, scabreux, trouble ! André Janson, critique à *Nice-Matin* (17 mai 1951), contre-attaque : « L'on se trouve devant une de ces œuvres maîtresses dont le retentissement se prolonge pendant de longues années, un de ces films qui marquent une date dans l'histoire du cinéma. Ce chef-d'œuvre fait honneur au cinéma français. ».

Voir le film

On peut le visionner entièrement sur youtube, mais en plusieurs séquences :

https://www.youtube.com/watch?v=A_7wUDP84HU&list=PL2FB4319F7B35F479&index=1

<https://www.youtube.com/watch?v=VFjz4GTC8-I&list=PL2FB4319F7B35F479&index=2>

<https://www.youtube.com/watch?v=rS-VDoO5opM&list=PL2FB4319F7B35F479&index=3>

<https://www.youtube.com/watch?v=8PlkzY1xoLU&list=PL2FB4319F7B35F479&index=4>

<https://www.youtube.com/watch?v=vbhQD8NLDro&list=PL2FB4319F7B35F479&index=5>

https://www.youtube.com/watch?v=VKzna_liRs8&list=PL2FB4319F7B35F479&index=6

<https://www.youtube.com/watch?v=PIwfolaf4Fk&list=PL2FB4319F7B35F479&index=7>

<https://www.youtube.com/watch?v=PTJsjfk428&list=PL2FB4319F7B35F479&index=8>

<https://www.youtube.com/watch?v=RYRy6nwLefg&list=PL2FB4319F7B35F479&index=9>

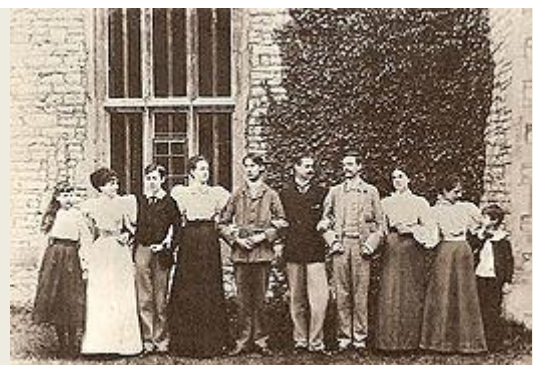
Un article sur le site du 7e genre (suite à la présentation le 29 octobre 2018 de la copie restaurée), à propos de la réalisatrice Jacqueline Audry, de son film *Olivia* et du genre « film de pensionnats » : <http://le7egenre.fr/olivia-de-jacqueline-audry-1950-ou-la-formule-cinematographique-lesbienne-du-roman-initiatique/>

Dorothy Bussy (1865-1960) : parcours, ami.e.s et amours (et notamment le groupe de Bloomsbury)

Née Dorothy Strachey, elle est l'une des dix enfants de [Richard Strachey](#), administrateur colonial et de [Jane Maria Strachey](#), écrivaine et très engagée dans les mouvements féministes, notamment la Women's Local Government Society qu'elle a présidée.



Sir Richard et Lady Jane Strachey
avec leurs dix enfants



Les dix frères et sœurs Strachey.
Dorothy est la deuxième à partir de la gauche.

Ses frères : l'écrivain [Lytton Strachey](#), [James Strachey](#) psychanalyste et dont la femme Alix Strachey l'était aussi, [Oliver Strachey](#) cryptographe durant la Seconde Guerre mondiale qui épouse la militante féministe [Ray Strachey](#). Ses sœurs : [Philippa Strachey](#) militante féministe (qui alla dans le même pensionnat que Dorothy), [Pernel Strachey](#) universitaire.

La mère de Dorothy rencontre Marie Souvestre en Italie, c'est pourquoi Dorothy fera ses études secondaires en France, au pensionnat des *Ruches*, près de Fontainebleau, dirigé par [Marie Souvestre](#), établissement que fréquenteront Natalie Clifford Barney et sa sœur. Dorothy suivit Marie Souvestre lorsque celle-ci ouvrit une nouvelle école à Allenswood, près de Londres. Par la suite, elle y occupa un poste d'enseignante.

En 1903, à 38 ans, Dorothy épousa le peintre français [Simon Bussy](#) qui fut élève de [Gustave Moreau](#) ; leur fille, Jane Simone Bussy fut également peintre. C'est avec André Gide, qu'elle avait rencontré en 1918 (elle lui donnait des cours

d'anglais), qu'une amitié à défaut d'amour s'instaura, qui dura plus de trente ans jusqu'à la mort de Gide. Dorothy Bussy devint la traductrice attitrée des œuvres de Gide en anglais, comme [L'École des femmes](#) dont la première parution se fit en anglais en 1929 avant même l'édition française¹. Les lettres qu'ils échangèrent furent publiées en anglais et en français, et les manuscrits se trouvent aujourd'hui à la British Library.

Dorothy Bussy publia trois œuvres, dont un seul roman, *Olivia* (1949). Elle avait écrit ce texte dès 1933. Elle a probablement refondu dans *Olivia* le texte d'une comédie en trois actes, écrite avant l'entre-deux-guerres, *Miss Stock*, qu'une de ses admiratrices, Ida Bourdet, espéra faire monter au théâtre et qu'elle avait traduit entièrement en français pour le communiquer à Madeleine Renaud. Pour *Olivia*, Dorothy Bussy avait adressé le manuscrit de son roman à André Gide pour lui demander son avis : la réponse de Gide ayant été peu enthousiaste, la romancière avait renoncé à la publication pendant plus de quinze ans. Le succès fut pourtant immédiat, tant en Grande-Bretagne qu'à l'étranger, au grand dam de Gallimard et de Gide qui avaient laissé passer le roman au profit de Stock. Gallimard se rattrapa ultérieurement en publiant les [Fifty nursery rhymes](#), œuvre essentiellement pédagogique, dont le succès fut moindre. *Olivia* fut adapté au cinéma l'année suivant sa parution. Dorothy Bussy revendiqua la part de fiction de ce roman ; il semble en effet que Marie Souvestre vivait déjà en Angleterre en 1887 à l'époque de l'événement dramatique que fut le décès de sa compagne, Caroline Dussault.

Le groupe de Bloomsbury : Dorothy fit la connaissance des membres du [Bloomsbury Group](#) par ses frères. Son mari [Simon Bussy](#) fréquenta aussi le Bloomsbury Group et fit le portrait de certains de ses membres. Parmi les amis de Dorothy Bussy, [Charles Mauron](#) avait une maison à Saint-Rémy-de-Provence qui devint un lieu d'accueil, pendant l'entre-deux-guerres, pour le Bloomsbury Group ; il faut aussi traducteur, entre autres, d'auteurs du groupe : Virginia Woolf ([Orlando](#) et [Flush](#)), [E. M. Forster](#) ([Howards End](#)).

Le noyau originel fut un petit groupe d'amis, tous étudiants à Cambridge : [Leonard Woolf](#), [Lytton Strachey](#) (frère de Dorothy), [John Maynard Keynes](#) économiste, Clive Bell, [Thoby Stephen](#). Le groupe se constitua vraiment en 1904 lorsque le clan de Cambridge se réunit régulièrement dans le quartier de Bloomsbury, chez Virginia l'écrivaine et sa sœur [Vanessa Stephen](#) peintre et décoratrice, lesquelles allaient épouser Leonard Woolf et [Clive Bell](#) critique d'art. À ce cénacle vinrent s'adjoindre le peintre [Duncan Grant](#) (qui fut l'élève de Simon Bussy) et le critique d'art [Roger Fry](#). Bien qu'ils ne lui appartiennent pas, on trouvera aussi dans la mouvance du groupe les romanciers [E. M. Forster](#) et [Aldous Huxley](#), le poète [T. S. Eliot](#) (prix Nobel de littérature en 1948), le philosophe [Bertrand Russell](#) (prix Nobel de littérature en 1950).

Hogarth Press est une maison d'édition fondée en 1917 par Leonard et Virginia Woolf, qui doit son nom à leur maison, Hogarth House : c'est dans leur salon qu'ils éditent leurs premiers livres d'une façon artisanale. Ce qui n'est qu'un passe-temps évolue peu à peu vers une activité professionnelle, assurée par des imprimeurs de métier. En 1938, Virginia se désintéresse de la Hogarth Press et Leonard s'associe alors avec [John Lehmann](#) avec qui il dirige la société jusqu'en 1946 : frère de [Rosamond Lehmann](#), l'auteur de la [préface](#) d'*Olivia*, John Lehmann, écrivain et éditeur, est le dédicataire de la [Lettre à un jeune poète](#) de Virginia Woolf. La maison publie 527 titres entre 1917 et 1946. À partir de cette date, la Hogarth Press s'intègre dans le groupe éditorial Chatto & Windus. La Hogarth Press est l'une des premières maisons à éditer des ouvrages de psychanalyse, notamment les œuvres complètes de Sigmund Freud, Anna Freud, ainsi que de nombreuses traductions de textes étrangers : Rilke, García Lorca, Tolstoï, Dostoïevski, Gorki... ; entre autres auteurs britanniques, la Hogarth Press publia Vita Sackville-West et son mari Harold Nicolson, Forster, Wells, Nancy Cunard, Katherine Mansfield, Gertrude Stein....

Duncan Grant fonde avec Roger Fry les [Omega Workshops](#) en 1913. Vanessa Bell, sœur de V. Woolf, en fut aussi directrice.

Dans le groupe de Bloomsbury où la plupart des membres sont bisexuels, tout le monde a couché avec tout le monde...

- L'écrivain [Lytton Strachey](#) écrivain, frère de Dorothy, bien qu'homosexuel, partagea la vie de l'artiste [Dora Carrington](#).
- Ralph Partridge qui travaille à la [Hogarth Press](#) pour Leonard Woolf tombe amoureux d'elle et l'épouse. Dora Carrington refuse de quitter Lytton Strachey ; Partridge et Strachey achètent une maison où ils vivent tous trois. Leur relation est mise en scène dans le film de 1995 [Carrington](#). [Dora Carrington](#) avait eu une relation avec [Ottoline Morrell](#), une aristocrate anglaise qui eut également une liaison avec [Bertrand Russell](#), [Roger Fry](#) et... Dorothy Bussy.
- Roger Fry a une liaison passionnée avec [Vanessa Bell](#), sœur de [Virginia Woolf](#), qui est mariée à Clive Bell.
- Vanessa quitte Roger Fry pour le peintre [Duncan Grant](#).
- Vanessa Bell a deux fils avec [Clive Bell](#), [Quentin](#) et [Julian](#) (qui sera homosexuel) ; elle a aussi une fille, [Angelica](#), qui a pour véritable père le peintre bisexuel Duncan Grant, avec qui Vanessa vit une liaison au grand jour. Angelica croit jusqu'à l'âge de vingt ans que Clive Bell est son père ; elle n'apprendra la vérité sur ses origines qu'à la veille de son propre mariage.
- [Vanessa Bell](#) ira vivre avec Duncan Grant et l'amant de celui-ci [David Garnett](#), qui était présent à la naissance de la fille de Grant, [Angelica Garnett](#), et qu'il épousera ! (voir son autobiographie [Trompeuse gentillesse](#))
- David Garnett est l'auteur de [La Femme changée en renard](#) (traduit par André Maurois et la fille de Dorothy Bussy...). Il eut une liaison avec l'économiste [Keynes](#) (membre du Bloomsbury Group) avec [Harold Nicolson](#), mari de [Vita Sackville-West](#) qui quant à elle eut comme amante, entre autres, Virginia Woolf ... Nous lirons justement le livre [Portrait d'un mariage](#), écrit par le fils d'Harold et Vita...

La vraie Mlle Julie : Marie Souvestre

Née en 1835 à Brest, elle est la fille de l'écrivain [Émile Souvestre](#) et d'Angélique Nanine Papot.

En 1865, Marie Souvestre crée avec sa compagne Caroline Dussault l'école d'enseignement secondaire de jeunes filles *Les Ruches*, à Avon, à côté de Fontainebleau. Elle fréquente la haute bourgeoisie républicaine et nombre d'artistes. Parmi les élèves ayant fréquenté « Les Ruches » mais après le départ de Marie Souvestre, on trouve Natalie Clifford Barney et sa sœur Laura, ainsi qu'[Elizabeth Asquith](#).

Dans les années 1880, Marie quitte la France et ouvre une école à Allenswood, près de Londres, où elle accueille les jeunes filles des familles dirigeantes d'Europe. Elle prône pour les jeunes filles l'autonomie et la réflexion liée à l'indépendance. Ses préceptes sont à l'encontre de la société victorienne. Elle entretient des correspondances avec des amis dans toute l'Europe et voyage beaucoup. Parmi ses élèves, dont [Eleanor Roosevelt](#) (bisexuelle et future première dame des USA), nombreuses sont celles qui ont joué un rôle influent dans le monde des arts et des lettres.

Dorothy Bussy publie anonymement un roman, *Olivia* (1949), sur ses années d'études aux *Ruches*. Le livre fait scandale car l'intrigue évoque la passion de la jeune narratrice pour la directrice de l'établissement, M^{lle} Julie, c'est-à-dire Marie Souvestre. Après ses études aux Ruches, Dorothy Bussy a enseigné la littérature anglaise à Allenswood.

Sur Marie Souvestre :

- de nombreuses informations : <https://ouestfigureshistoriques.wordpress.com/famille-souvestre/21-2/>
- un livre : *Marie Souvestre*, de David Steel, Presses universitaires de Rennes, 2014 : http://www.pur-editions.fr/couvertures/1413811888_doc.pdf, résumé ici : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2016-v29-n2-rfo2910/1038731ar/>



https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Souvestre



Marie Souvestre :
portrait anonyme mis en vente
en 2014 ; école anglaise



Marie Souvestre : médaillon
sur un bâtiment de la Société
philanthropique, passage de Melun, Paris 19^e

Document rectifié sur quelques points relatifs à Dorothy et Simon Bussy, grâce aux remarques obligeantes du spécialiste Philippe Loisel, auteur de :

- *Simon Bussy (1870-1954) : l'esprit du trait du zoo à la gentry*, préface de Pierre Rosenberg, éd Somogy, 1996 : catalogue de l'exposition de Beauvais, Dôle et Roubaix (avril-novembre 1996), rétrospective de l'œuvre de l'illustrateur et affichiste, avec 126 œuvres exposées. Voir des extraits ici : <https://www.catawiki.com/fr/1/9969977-philippe-loisel-simon-bussy-1996>
- « [Simon Bussy, peintre](#) », et « [Les portraits d'André Gide signés Simon Bussy](#) », *Bulletin des amis d'André Gide*, n° 84, octobre 1989